

Le problème du Pseudo-Hugo : qui a écrit l'Histoire de Hugues Falcand ?

The problem of Pseudo-Hugo: Who wrote the History of Hugo Falcandus?

Il problema del Pseudo Ugo : Chi ha scritto la storia di Ugo Falcando ?

Graham A. Loud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tabularia/2161>

DOI : 10.4000/tabularia.2161

ISSN : 1630-7364

Éditeur :

CRAHAM - Centre Michel de Boüard, Presses universitaires de Caen

Référence électronique

Graham A. Loud, « Le problème du Pseudo-Hugo : qui a écrit l'Histoire de Hugues Falcand ? », *Tabularia* [En ligne], Mémoires normandes d'Italie et d'Orient, mis en ligne le 23 septembre 2015, consulté le 17 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tabularia/2161> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tabularia.2161>

Le problème du Pseudo-Hugo : qui a écrit l'Histoire de Hugues Falcand ?

*The problem of Pseudo-Hugo:
Who wrote the History of Hugo Falcandus?*

*Il problema del Pseudo Ugo :
Chi ha scritto la storia di Ugo Falcando?*

Graham A. LOUD

Université de Leeds

G.A.Loud@leeds.ac.uk

Résumé :

Au cours des dernières années, plusieurs individus, tous du nord de la France, ont été proposés comme auteurs possibles pour le *Liber de Regno Sicilie*, généralement attribué au soi-disant « Hugo Falcandus ». Cet article évalue de façon critique les indices qui argumentent cette théorie, réexamine le texte lui-même, ainsi que la « Lettre à Pierre », qui est presque certainement écrite par le même auteur, afin de voir les indications qui peuvent être trouvées sur l'auteur. Bien que les preuves soient contradictoires, l'un dans l'autre, il semble plus probable qu'Hugo Falcandus, quelle qu'ait été son identité, était originaire du *regnum* plutôt que de l'Europe du Nord.

Mots-clés : Sicile, Hugues Falcand, écriture de l'histoire médiévale, renaissance du XII^e siècle, Étienne du Perche, Pierre de Blois, Guillaume de Blois, abbaye de Saint-Denis

Abstract:

In recent years several candidates, all from northern France, have been suggested as possible authors for the Liber de Regno Sicilie commonly ascribed to the so-called "Hugo Falcandus". This article critically assesses the evidence for these theories, and re-examines the text itself, and the "Letter to Peter", which is almost certainly by the same author, to see what indications of authorship can be found therein. While the evidence is contradictory, on balance it appears more probable that "Hugo Falcandus", whoever he may have been, was a native of the regno rather than someone from northern Europe.

Keywords: Sicily, Hugo Falcandus, medieval historical writing, twelfth-century renaissance, Stephen of Perche, Peter of Blois, William of Blois, Abbey of Saint-Denis

Riassunto:

Nel corso degli ultimi anni sono diversi i personaggi, tutti provenienti dal nord della Francia, che sono stati proposti come possibili autori del Liber de regno Sicilie, generalmente attribuito al cosiddetto « Ugo Falcando ». Questo articolo esamina criticamente le prove che sostengono questa teoria, e scendendo in un esame stretto dei testi, compresa la « Lettera a Pietro », opera certamente dello stesso autore del Liber, prova a mettere insieme nuovi elementi per

Tabularia « Études », n° 15, 2015, p. 39-55, 23 septembre 2015

<http://www.unicaen.fr/mrsh/craham/revue/tabularia/print.php?dossier=dossier13&file=03loud.xml>

l'individuazione dell'autore. Ed anche se le prove che emergono sono a tratti contraddittorie, sembra molto più probabile che il cosiddetto Ugo Falcando sia da individuare in un native del regno, piuttosto che in un personaggio proveniente dal nord della Francia, qualunque fosse la sua identità.

Parole chiave: Sicilia, Ugo Falcando, scrittura della storia medievale, il rinascimento del XII secolo, Stefano del Perche, Pietro di Blois, Guglielmo di Blois, abbazia di Saint-Denis

Depuis plus d'un siècle, les historiens de l'Italie méridionale au Moyen Âge cherchent à identifier l'auteur du *Liber de Regno Sicilie*, un récit historique sur les événements en Sicile, et plus précisément sur ceux qui se déroulent à la cour royale, au cours des années 1154-1169. L'auteur, dans la première édition imprimée de 1550, a été identifié sous le nom de « Hugo Falcandus ». Pourtant, il n'est nommé dans aucun des quatre manuscrits médiévaux conservés de cette œuvre, dont le plus ancien est daté de c. 1230. En effet, aucun individu portant ce nom n'a été trouvé dans la documentation de la fin du XII^e siècle en Sicile. Les chercheurs se sont particulièrement attachés à identifier l'auteur, non seulement parce que ce récit (qu'on pourrait qualifier d'« histoire ») est une source historique absolument essentielle pour le royaume de Sicile, fondé en 1130, mais aussi parce qu'il s'agit d'une entreprise littéraire sophistiquée, écrite par un auteur fortement imprégné par les classiques latins, et c'est donc un témoignage important de l'impact de la soi-disant « Renaissance du XII^e siècle ».

Un certain nombre d'historiens modernes ont suivi Giovanni Battista Siragusa, qui édita cette histoire en 1897, avec un autre texte plus court, la « Lettre à Pierre le trésorier », très vraisemblablement du même auteur. Dans cette publication, qui présente la seule édition moderne de ces œuvres, Siragusa concluait que l'identité de leur auteur devait rester un mystère¹. Néanmoins, la tentation de risquer une identification a toujours été forte, et un certain nombre de candidats possibles ont été suggérés, certains plus plausibles que d'autres. Parmi ceux-ci figurent Robert de San Giovanni, chanoine de la chapelle du palais de Palerme, qui est mentionné dans l'histoire et fut l'un des rares membres de la cour royale dont l'auteur anonyme ait eu une bonne opinion²; Eugène, un fonctionnaire financier grec, qui fut plus tard un personnage important dans le gouvernement du roi Tancrède (1190-1194)³, et Hugues Foucauld, abbé du monastère de Saint-Denis, près de Paris, de 1186 à 1197: le nom de ce dernier notamment pourrait facilement être traduit en latin sous la forme « Hugo Falcandus »⁴. Malgré les objections considérables qui pouvaient être opposées à chacune de ces identifications, le débat n'a guère avancé jusqu'à la fin du XX^e siècle, si bien qu'en 1998, quand j'ai publié avec Thomas Wiedemann, une

1. *Falcandus*, 1897, p. viii-xiii.

2. GARUFI, 1942, p. 33-128.

3. JAMISON, 1957, p. 175-297.

4. L'hypothèse a été avancée pour la première fois par le moine de Saint-Maur F. Clément en 1770; voir *Falcandus*, 1897, p. x; JAMISON, 1957, p. 200.

traduction en anglais de l'Histoire et de la Lettre à Pierre, nous avons conclu qu'en considération du contenu très politique de l'Histoire, l'auteur avait peut-être été sage de rester anonyme, et devait le rester encore aujourd'hui⁵.

Cependant, au cours des quinze dernières années, la question « qui était Hugo Falcandus ? » a ressurgi, et a fait l'objet de débats passionnés. Trois candidats ont été proposés, tous trois des hommes du nord de la France, mais dont on sait ou dont on suppose qu'ils sont restés quelque temps dans le royaume de Sicile à la fin des années 1160, principalement pendant la brève période allant du début du mois d'août 1167 (plus ou moins) jusqu'en mars 1168, au moment où le gouvernement du royaume est dirigé par le Français Étienne du Perche, cousin de la reine-régente de Sicile, Marguerite de Navarre, veuve du roi Guillaume I^{er}, décédé en mai 1166. L'essentiel de la dernière partie de l'histoire traite précisément de ces quelques mois difficiles, lorsque Étienne, comme chancelier royal, essayait de gouverner le royaume au nom du jeune roi Guillaume II. Celui-ci fut renversé par une rébellion à Pâques 1168, puis contraint à l'exil en Terre Sainte, où il mourut peu après.

Parmi ces candidats, Hugues, abbé de Saint-Denis, est le grand favori. On l'a identifié comme un auteur possible dès la fin du XVIII^e siècle⁶. Les deux autres sont nouveaux : il s'agit de Pierre de Blois et de son frère Guillaume. Pierre était un intellectuel célèbre dans le royaume anglo-normand. Il devint plus tard archidiacre de Bath et mourut en 1212⁷. Son frère Guillaume, moins bien connu mais un intellectuel également, a été pendant un temps, vers la fin des années 1160, l'abbé du monastère bénédictin de Matina, en Calabre, avant de démissionner de son poste et de retourner dans le nord de la France vers 1170⁸. Pierre était l'un des Français venus en Sicile avec la *familia* d'Étienne du Perche. Guillaume était probablement devenu abbé de Matina un ou deux ans avant l'arrivée de son frère en Sicile, mais presque tous les documents de ce monastère ont disparu et, à propos de son abbatiat, seules deux lettres de son frère ont été conservées.

Outre le nom, l'argument en faveur de Hugues Foucauld vient principalement de deux lettres de Pierre de Blois. Dans l'une, adressée à « son cher seigneur et ami, l'abbé H. de Saint-Denis », et écrite probablement pendant l'été 1196, il écrit : « Je demande, cependant, que, s'il est possible, vous m'envoyiez le traité que vous avez écrit au sujet de l'état de la Sicile, ou plutôt au sujet de votre expérience là-bas »⁹. Deux hypothèses découlent de cette phrase : 1- que le destinataire était Hugues Foucauld, et 2- que le traité mentionné était le *Liber de Regno Sicilie*. Même si la

5. *The History...*, 1998, p. 42. Pour des arguments contre Eugenius comme auteur, voir *ibid.*, p. 32-40. Pour une autre voix, indépendante mais très semblable, suggérant qu'on ne peut pas identifier l'auteur : CANTARELLA, 1993.

6. HOOD, 1999, p. 1-41 ; KÖHN, 2011, p. 499-541.

7. FRANKE, 2008, p. 1-13.

8. D'ANGELO, 2009, p. 325-349 ; D'ANGELO, 2010, p. 105-135 ; et en anglais, D'ANGELO, 2013, p. 141-161.

9. *Epistola*, n° 116, vol. 207, col. 345-346 : *Rogo autem, quatenus tractatum, quem de statu, aut potius de casu vestro in Sicilia descripsistis, communicetis mihi*. Voyez pour la datation, KÖHN, 2011, p. 535-536.

première est probablement juste, on ne peut prouver la deuxième proposition. En outre, dans une lettre à son neveu Ernardus écrite peut-être un peu plus tard, Pierre informe son correspondant que, parmi ceux qui pourraient témoigner de la place importante qu'il avait eue à la cour de Sicile, il y avait le pape actuel (presque certainement Célestin III), des cardinaux, son propre frère (Guillaume) et l'abbé de Saint-Denis¹⁰. Cependant, il n'existe qu'un seul élément de preuve – très faible au demeurant – pour corroborer la théorie selon laquelle le *Liber* aurait été écrit par l'abbé Hugues de Saint-Denis. Un siècle plus tard, un moine de Saint-Denis, Guillaume de Nangis, fait usage de la préface de l'Histoire tout en écrivant sa biographie du roi Louis IX, dans la décennie qui précède la canonisation de ce monarque en 1297¹¹. En outre, on sait que l'un des quatre manuscrits de l'Histoire qui existent encore (conservé maintenant à Paris, BnF ms lat. 6262 et qui a servi de base à l'édition Siragusa) a été écrit en France à partir de cette date¹². Peut-être s'agit-il de celui dont Guillaume de Nangis a disposé, à moins qu'il ne se soit servi du manuscrit utilisé pour l'*editio princeps* de 1550, désormais perdu, mais écrit en France. On le voit, les tentatives pour conforter cette hypothèse sont relativement fragiles et ne sont pas convaincantes. Par exemple rechercher des parallèles linguistiques entre l'Histoire et les documents conservés de l'abbatiale d'Hugues Foucauld est une démarche contestable car cette documentation est difficilement comparable¹³. En outre, il n'existe aucune preuve directe, en dehors de ces commentaires énigmatiques et ambigus de Pierre de Blois, que l'abbé Hugues se soit rendu en Sicile. L'affirmation selon laquelle il aurait été un Sicilien émigré en France semble improbable, principalement parce que Hugues était presque certainement le neveu de son illustre prédécesseur Suger, abbé de Saint-Denis de 1122 à 1151, et principal ministre des rois de France Louis VI et VII¹⁴. Il demeure également improbable qu'il ait pu être l'un de ces Français qui ont accompagné Étienne du Perche en Sicile. En effet, dans une autre lettre, écrite à l'évêque Richard de Syracuse dans la première moitié des années 1170, Pierre de Blois dit que sur les trente-sept personnes qui avaient accompagné Étienne du Perche en Sicile, seuls lui et Maître Roger le Normand vivaient encore¹⁵.

L'hypothèse tendant à identifier Pierre de Blois lui-même comme l'auteur présumé pourrait sembler à première vue un peu plus solide. Edoardo D'Angelo a suggéré qu'il existe des parallèles et des usages communs entre les œuvres de Pierre et l'Histoire, et que plus généralement la culture latine littéraire très classique de l'auteur anonyme dérive d'un contexte normand ou lié au nord

10. *Epistola*, n° 131, col. 390: *Tu vero frequenter ex ipsius papae, qui nunc sedet, ac plerorumque cardinalium eius, qui in diebus meis legatione functi sunt, fratris etiam mei, et abbatis S. Dionysii, aliorumque magnatum qui in terra sunt, relatione.*

11. CAPITANI, 1977, p. 14-15; HOOD, 1999, p. 9-10; KÖHN, 2011, p. 520-521.

12. JAMISON, 1957, p. 370-372.

13. HOOD, 1999, p. 33-41.

14. GRANT, 1998, p. 76, p. 292.

15. *Epistola*, n° 46, col. 133: *triginta et septem animae cum domino Stephano Siciliam sunt ingressae, omnesque in morte conclusi sunt, praetor me et magistrum Rogerium Northmannum, virum litteratum, industriam et modestum.*

de la France¹⁶. Bien que notre connaissance de la présence de Pierre en Sicile provienne entièrement de ses propres lettres, il semble peu douteux qu'il ait séjourné dans l'île, mais sans doute pas plus d'un an, et qu'il ait alors pris connaissance de quelques-unes des figures de proue de la cour sicilienne, dont les actions – et souvent les méfaits – ont été relatés dans l'Histoire. Parmi ses correspondants figurent deux *familiares* royaux ou ministres, l'évêque Richard de Syracuse (un Anglais de naissance) et l'archevêque Gautier de Palerme, dont l'ascension pour devenir principal ministre du roi est rapportée dans les pages finales de l'Histoire¹⁷. Pierre était donc susceptible d'avoir la connaissance nécessaire pour écrire l'Histoire, avec sa description détaillée des différends entre les factions à la cour royale. En outre, l'auteur de l'Histoire est souvent extrêmement critique sur la vie dans le royaume de Sicile ; il commence son récit en disant qu'« en Sicile il n'y a rien d'étonnant à voir se perpétrer des crimes monstrueux »¹⁸. De la même façon, Pierre a affiché une aversion virulente pour cette terre. La Sicile, écrit-il à l'évêque Richard de Syracuse, « est désagréable à cause de son air, et elle est désagréable par le mal de ceux qui y vivent, de sorte qu'elle me semble odieuse et presque inhabitable »¹⁹.

Mais là encore, l'hypothèse demeure fragile. Par exemple, Pierre était déjà sur le chemin du retour, via Gênes, au moment du renversement d'Étienne du Perche. Il a donc quitté l'île avant les derniers événements racontés par l'Histoire, notamment avant le tout dernier, le grand tremblement de terre dans l'est de la Sicile en février 1169, dont l'auteur de l'Histoire a donné un compte rendu détaillé²⁰. Pierre connaissait certainement le tremblement de terre, car il en parle dans une lettre écrite à son frère un peu plus d'un an plus tard, mais son traitement de l'événement dans cette lettre est très bref, tandis que la description est détaillée dans l'Histoire²¹. Cependant, on peut surtout objecter à l'identification de Pierre comme auteur, qu'il n'a jamais prétendu avoir écrit une histoire des événements en Sicile. Le trait de caractère le plus évident qui transparaît à travers de nombreuses lettres de Pierre est la vanité et l'orgueil intellectuel. Il semblerait donc extraordinaire qu'ayant écrit l'Histoire il en ait tu la réalisation. En outre, il n'est jamais question, dans le récit, de la place importante à la cour royale que Pierre revendiquait pour lui-même, comme gardien du sceau royal et tuteur du roi, ni qu'il ait été pressenti pour l'archevêché vacant de Naples, ni même que

16. D'ANGELO, 2009, p. 336-340 ; D'ANGELO, 2013, p. 151-152.

17. *Epistola*, n° 66, col. 195-210, à Gautier : cette lettre a probablement joué un rôle dans les négociations diplomatiques qui précédèrent les noces entre Guillaume II et Jeanne, fille du roi Henri II d'Angleterre, en 1177.

18. *Rem in presenti me scripturum propono que sui ipsius atrocitate satis habundeque sufficeret vel omnino fidem excludere vel suspectam reddere veritatem, nisi quod in Sicilia nichil miraculi est ea monstra scelerum perpetrari, que potius tragedorum sint deflenda boatibus quam historice veritatis ordine contexenda. Non enim alibi rotam fortuna torquet celerius aut maiori mortalium ludit discrimine. Falcandus*, 1897, p. 3. Traduction française : TÜRK, 2011, p. 41.

19. *Epistola*, n° 46, col. 133. *Contraxit ab aere suo Sicilia contraxit et a malitia inhabitantium in ea, ut mihi odibilis, et quasi inhabitabilis censeatur.*

20. *Epistola*, n° 90, col. 282 ; *Falcandus*, 1897, p. 164-165 [TÜRK, 2011, p. 363].

21. *Epistola*, n° 93, col. 283.

« les affaires du royaume aient reposé dans une large mesure sur ma décision »²². Si Pierre était vraiment un personnage si important à la cour, il est étrange que l'Histoire, si elle est de lui, n'en ait rien dit, alors même que la même période est rapportée en détail, surtout l'année cruciale 1167-1168. S'il en avait été l'auteur, il aurait certainement fait une référence à sa personne, au moins à la troisième personne. De plus, l'Histoire contredit directement l'une des revendications de Pierre, car elle indique que le tuteur du jeune roi fut le doyen d'Agrigente, Gautier, plus tard archevêque de Palerme²³.

Dans une série d'études récentes, Edoardo D'Angelo a proposé d'identifier l'auteur de l'Histoire non pas comme Pierre de Blois, mais comme son frère, Guillaume, ancien abbé de Matina. Il s'agit encore d'une hypothèse, mais elle est un peu plus solide que celle concernant Pierre. L'argument qui s'appuie sur les références à des textes connus en Normandie et en France du Nord, et plus particulièrement à un parallèle avec les travaux de Pierre, peut s'appliquer aussi à son frère. Ce dernier, ayant écrit un certain nombre de travaux différents, dont certains sont théologiques et d'autres littéraires, semble avoir été un polygraphe²⁴. Mais, en plus, il semble être resté beaucoup plus de temps dans le royaume de Sicile que son frère, peut-être quatre ou cinq ans, alors que Pierre y a passé un an. Guillaume semble s'être installé dans l'île avant la venue d'Étienne du Perche, et n'avoir démissionné de son abbatiat qu'au bout d'un certain temps, peut-être deux ans après la chute d'Étienne²⁵. En outre, comme Edoardo D'Angelo le souligne, l'auteur de l'Histoire a montré un certain intérêt pour la Calabre (où est située l'abbaye de Matina), et il avait une vision relativement favorable de ses habitants, alors qu'il était, par exemple, virulent dans sa condamnation de l'infidélité et du manque de fiabilité de la population des Pouilles – un thème sur lequel il revient une fois de plus dans la « Lettre à Pierre » écrite plus tard²⁶. Mais Guillaume avait aussi de bonnes raisons d'éprouver de la rancune à l'égard des membres de l'élite dirigeante sicilienne, car Pierre allègue que Guillaume avait été élu ou nommé à l'évêché de Catane, puis « frauduleusement supplanté » par le frère de Matthieu, le notaire royal. La mort subséquente de l'évêque dans le tremblement de terre de 1169 était, selon Pierre, une punition divine pour cette usurpation, ainsi que pour l'expulsion d'Étienne du Perche (comme il l'écrit dans une autre lettre)²⁷. Il est à noter que Matthieu le notaire, qui était

22. *Epistola*, n° 131, col. 390 : *post reginam et Panormitanum electum, dispositio regni satis ad meum penderet arbitrium*. Pierre a fait une autre mention de l'offre du siège de Naples dans *Epistola*, n° 72, col. 224.

23. *Falcandus*, 1897, p. 58, 85, 162 [TÜRK, 2011, p. 151, 205, 359].

24. Pierre a fait une liste des œuvres de son frère dans son *Epistola*, n° 93, col. 293 (après 1170). D'ANGELO, 2009, p. 346.

25. Roger, qui a succédé à Guillaume, a émis une charte comme abbé-élu de Matina en août 1170, *Carte latine...* 1958, p. 62-65, n° 24.

26. D'ANGELO, 2009, p. 334-336; D'ANGELO, 2013 p. 149-151. Sur la Pouille, *Falcandus*, 1897, p. 14, 172-173 [TÜRK, 2011, p. 63].

27. *Epistolae*, n° 46 et 93, col. 135-136, 293.

déjà un *familiaris* royal au début des années 1160, est un de ceux qui a le plus profité de l'exil d'Étienne et de ses partisans français. Il est resté comme l'un des principaux ministres de Guillaume II tout au long de son règne. L'auteur de l'Histoire le détestait beaucoup. Matthieu était un protégé et un allié du ministre de Guillaume I^{er}, Maion de Bari, que l'auteur de l'Histoire détestait aussi : Matthieu (selon le récit) a ensuite intrigué contre ses collègues ministres, par jalousie, et conspiré contre Étienne du Perche, en suscitant l'aversion contre les étrangers parmi les Siciliens. Si vraiment Guillaume avait été privé d'un évêché riche grâce à l'influence de Matthieu, on comprend pourquoi il pourrait donner de lui une image aussi antipathique²⁸.

Mais là encore, tout cela n'est que supposition. Bien qu'il puisse y avoir des similarités littéraires entre l'auteur de l'Histoire et Guillaume de Blois (par exemple, une connaissance des œuvres de Térence), est-ce suffisant pour faire des deux personnages une seule et même personne ? Par ailleurs, nous savons par une autre lettre de Pierre de Blois (écrite certes beaucoup plus tard, peut-être après la troisième croisade) que son frère finit par abandonner son travail littéraire séculier (« comédies et tragédies ») pour se concentrer exclusivement sur l'écriture théologique et religieuse²⁹. Si Guillaume était vraiment l'auteur du *Liber de Regno Sicilie*, alors il aurait dû l'écrire avant d'avoir eu cette révélation et d'avoir abandonné ses intérêts antérieurs – pas seulement en raison de la nature laïque du contenu, mais aussi parce que, dans la préface de l'Histoire, l'auteur a comparé expressément ce qui avait eu lieu en Sicile à une tragédie³⁰.

Arrivé à ce point, il faut peut-être scinder l'argument en deux parties. Du point de vue du milieu et de la formation intellectuelle, des éléments peuvent suggérer que l'auteur de l'Histoire est venu du Nord de la France. En outre, des tentatives plus précises ont été faites pour identifier un individu de cette région comme l'auteur. Une grande partie de l'argument plus général est dérivée de connexions apparentes et des parallèles entre les travaux de Hugo Falcandus (« Pseudo-Hugo » est peut-être une meilleure dénomination) et les auteurs français contemporains, non seulement Pierre de Blois, mais aussi par exemple Bernard Clairvaux et Jean de Salisbury³¹. Le problème ici est de savoir si ces parallèles apparents sont le fruit d'une connaissance directe des œuvres de ces auteurs ou d'un fonds littéraire commun transmis par les écoles. Pour ne donner

28. *Falcandus*, 1897, p. 28, 42, 69, 92-93, 120-121, 143-144, 162-164 [TÜRK, 2011, p. 91, 121, 125, 203, 219-223, 237, 253, 345]. Voyez, pour la carrière postérieure de Matthieu, TAKAYAMA, 1993, p. 116-122.

29. *Epistola*, n° 76, col. 234-235. Datation : SOUTHERN, 1992, p. 107. KÖHN, 2011, p. 513, dit simplement « après 1183 ».

30. *Falcandus*, 1897, p. 3 : *que potius tragedorum sint deflenda boatibus quam historice veritatis ordine contexenda* [TÜRK, 2011, p. 41].

31. Cf. *supra*, note 16, et aussi D'ANGELO, 2003, p. 79-81. Malheureusement, Edoardo D'Angelo n'a pas encore publié une liste complète de tous ces parallèles allégués, bien qu'il en ait catalogués beaucoup dans son « *Philologia Ancilla Historiae* » [D'ANGELO, 2010, p. 117-121, surtout note 44].

qu'un exemple, le Pseudo-Hugo, dans le cadre d'une esquisse singulièrement hostile sur la nature du ministre royal détesté, Maion de Bari, fait référence à sa capacité à « feindre et dissimuler » (*simulandi ac dissimulandi*)³². Cette phrase a également été utilisée par Jean de Salisbury, dans une lettre à Baldwin, archidiacre de Totnes (plus tard archevêque de Cantorbéry) au printemps de 1168. Pourtant, elle a été effectivement copiée d'une source classique bien connue, la description par Salluste du conspirateur romain Catilina³³. Donc tout ce que nous pouvons conclure, c'est que tous deux, le Pseudo-Hugo et Jean, connaissaient bien Salluste. Plus tard, tout en donnant un portrait, également hostile, de Matthieu, le notaire, le Pseudo-Hugo suggère que, tandis que ce personnage essayait d'imiter l'habile flatterie de son maître Maion, il en a été empêché, car il avait « le verbe moins fluide que son ancien mentor » (*cum impeditioris esset lingue*). Or s'il est vrai que Jean de Salisbury utilise également cette expression dans le *Policraticus*, il faut y voir, chez l'un comme chez l'autre, une réminiscence d'Exode 4, 10 : *impeditioris et tardioris linguae sum*³⁴. De plus, avant de tirer des conclusions sur la connaissance de textes particuliers, plus ou moins contemporains, nous devons réfléchir sérieusement, par exemple, à leur diffusion à l'époque. Dans quelle mesure aurait-il été possible pour le Pseudo-Hugo d'accéder à ces textes ? Cette question dépend également du moment où le *Liber de Regno Sicilie* a été écrit, point sur lequel les chercheurs jusqu'à présent ne sont pas du même avis³⁵.

L'ironie veut qu'il y ait deux indices, non discutés par Edoardo D'Angelo, qui peuvent militer pour la France du Nord, comme région d'origine du prétendu « Hugo Falcandus ». Le premier est l'utilisation possible, par l'auteur, de Suétone, un auteur romain dont l'œuvre était très peu connue au Moyen Âge. On doit souligner, cependant, qu'on ne peut réunir qu'un très petit nombre de phrases et d'épisodes, dont aucun n'est absolument concluant³⁶. Or l'œuvre de Suétone, au XII^e siècle, n'était disponible que dans la vallée de la Loire et dans le royaume anglo-normand – en d'autres termes dans les régions où, respectivement, Pierre et Guillaume de Blois sont nés, et où Pierre au moins a passé presque toute sa carrière adulte avant 1175³⁷. Cela n'identifie pas nécessairement l'un d'eux comme

32. *Falcandus*, 1897, p. 8, *facundia non dispar ingenio; simulandi ac dissimulandi que vellet summa facilitas* [TÜRCK, 2011, p. 51].

33. *John of Salisbury*, II, 1979, p. 568-570, n° 272. Comparez avec Salluste, *Catilinae Coniuratio*, 5.4 : *animus audax, subdolos, varius, cuius rei lubet simulator ac dissimulator*.

34. *Falcandus*, 1897, p. 84 [TÜRCK, 2011, p. 203]; *Ioannis Saresberiensis...*, 1909, ii. 175 [Lib. VII.19].

35. Hoffmann, par exemple, a suggéré que l'œuvre était achevée dans les premières années de la décennie 1170, HOFFMANN, 1967, p. 130-134 : D'Angelo pense aussi qu'elle fut rédigée au plus tard en 1173 / 1174 : D'ANGELO, 2013, p. 160, mais Fuiano la datait d'après 1181 (FUIANO, 1960, p. 137) et Jamison a proposé la date précise de 1195, JAMISON, 1957, p. 143-455, quoique cette date s'appuie sur l'identification de l'auteur comme l'émir Eugène.

36. Par exemple, l'emploi du mot rare *strena* pour désigner un cadeau donné au commencement de l'année. Par ailleurs l'auteur semble s'inspirer de Suétone (*Nero*, 34.2) lorsqu'il raconte comment Maion conspira la mort de Robert de San Giovanni, en l'envoyant sur la mer dans un vaisseau en mauvais état, *Falcandus*, 1897, p. 48, 67-68 [TÜRCK, 2011, p. 131, 169]. Comparez aussi avec CANTARELLA, 1993, p. 827, pour d'autres réminiscences de Suétone.

37. REYNOLDS, 1983, p. 399-403; COTTS, 2009, p. 21-22.

l'auteur : avant de tirer une telle conclusion, il faudrait s'assurer que Pierre ou Guillaume a témoigné de sa connaissance de Suétone dans ses œuvres les plus connues.

Un argument plus solide concerne la « Lettre à Pierre », un texte qui est attaché à l'Histoire dans les quatre manuscrits connus et dans l'édition princeps et que presque tous les spécialistes de « Falcandus » attribuent au même auteur. La Lettre est un traité relativement bref, presque certainement écrit au début de l'année 1190, peu après la mort, sans enfants, du roi Guillaume II, quand la succession au trône était disputée. Une grande partie du texte se plaint de la menace, qui pèse sur le royaume, d'une invasion allemande (pour appuyer les réclamations de Constance, la tante de Guillaume II, mariée au roi allemand, Henri VI) et décrit les beautés de la Sicile – en particulier de Palerme –, que cette situation politique périlleuse pourrait bien mettre en danger. La lettre comporte certaines particularités qui s'éclairent si l'on considère que l'auteur n'était pas originaire du royaume, ou au moins s'il écrivait à l'extérieur de celui-ci. D'abord, il souligne qu'il écrit « après que les rigueurs de l'hiver ont été adoucies grâce aux souffles d'une brise plus clémente » – autrement dit au début du printemps³⁸. Pourtant, tandis qu'il renvoie à la mort du roi de Sicile – sans doute Guillaume II, décédé le 18 novembre 1189 –, il demande plus tard si les Siciliens choisiront un nouveau roi pour eux, plutôt qu'accepter la domination des Allemands³⁹. En fait, le choix d'un nouveau prince issu du pays est venu très rapidement après la mort de Guillaume, puisque le nouveau roi Tancrède avait été couronné dès le 18 janvier 1190⁴⁰. Cependant, il est tout à fait possible qu'un auteur écrivant à l'extérieur du royaume, et peut-être en Europe du Nord, n'ait été informé qu'au début du printemps de la mort de Guillaume, sans l'être encore du couronnement de son successeur deux mois plus tard. Deuxièmement, comme Edoardo D'Angelo le souligne, la description de Palerme dans la Lettre, bien que très vivante n'en est pas moins obsolète à certains égards, par exemple quand elle fait allusion aux maisons de l'émir Maion, qui avait été assassiné en novembre 1160 et au comte Sylvestre de Marsico, mort vers 1162. Cette description aurait donc plus de sens si elle avait été écrite par quelqu'un qui avait connu Palerme dans les années 1160, plutôt qu'au moment de l'écriture de la lettre une génération plus tard⁴¹.

Peut-on donc conclure, une fois de plus, avec des preuves assez minces, que la « Lettre à Pierre » a été écrite par un étranger qui avait visité le royaume pendant les années 1160 ; on en reviendrait alors à l'un des Français qui allaient et venaient durant cette décennie, et peut-être à l'un des trois auteurs évoqués

38. *Disponebam [...] post yemis asperitatem clementioris aure beneficio mitigatam, letum aliquid ac iocundum scribere, quod tibi quasi renascentis veris primitias dedicarem. Sed audita morte regis Sicilie, intelligens ac mecum reputans quantum hec rerum mutatio calamitatis afferet, quantum illius regni quietissimum statum, vel hostis incursus procella concuteret, vel gravis seditionum turbo subverteret, repente consternatus animo cepta deserui (Falcandus, 1897, p. 169).*

39. Falcandus, 1897, p. 172.

40. CLEMENTI, 1967, p. 57-80 et surtout p. 59-64.

41. Falcandus, 1897, p. 181-183 ; D'ANGELO, 2013, p. 146.

ci-dessus ? Malheureusement, il est impossible de soutenir une telle hypothèse, car d'autres passages dans ce même texte mènent à une conclusion différente. Certes, l'hostilité constante envers les Allemands pourrait être le fait d'un Français aussi bien que d'un Sicilien, de même que, peut-être, la référence à « la bestialité des barbares » (*barbarorum immanitas*) qui menaçait le royaume⁴² ? Mais l'auteur dit aussi que : « comme il est difficile de persuader un enfant de ne pas pleurer la mort de sa nourrice (*nutrix*), je ne peux, je l'avoue, ni passer sous silence ni rappeler, les yeux secs, la désolation de la Sicile ». Le latin *nutrix* (« nourrice »), dans ce contexte, peut signifier que l'auteur a été « nourri », c'est-à-dire « élevé », en Sicile. Et cette supposition est renforcée plus tard dans la Lettre, par l'usage du même mot (*nutriti*) à propos de la reine Constance : la fille du premier roi de la Sicile, Roger II, avait sans aucun doute été élevée sur l'île⁴³.

Les indices pour établir l'origine de l'auteur de la « Lettre à Pierre », venant du texte lui-même, sont donc ambigus, voire sources de confusion. La même remarque peut être faite à propos du *Liber de Regno Sicilie*. Tandis que certains parallèles littéraires et influences pourraient suggérer que l'auteur était originaire de la France du Nord (comme on l'a allégué), certains propos du texte semblent trahir une origine différente. L'attitude de notre auteur envers les musulmans, qui formaient une partie substantielle de la population sicilienne encore à la fin du XII^e siècle, en est un bon exemple. Le Pseudo-Hugo était assurément hostile à l'égard des fonctionnaires de cour d'origine arabe. Bien qu'officiellement chrétiens, il considérait qu'en réalité ils conservaient toujours leur foi musulmane. Il prétendait ainsi que la plus importante de ces figures, le caïd Pierre, était « comme tous les eunuques de palais [...] un chrétien seulement de nom et d'apparence, mais un musulman par conviction (*animo saracenus*) ». Pourtant, sur ce point aussi, son avis était en réalité plus nuancé, car il note plus tard que : « Ce même Pierre, bien que peu réfléchi et d'un tempérament inconstant, était quelqu'un de bienveillant et d'aimable et aucun de ses actes ne trahissait de mauvaises intentions »⁴⁴. De fait, alors que Pierre avait été persuadé par certains courtisans de fomenter l'assassinat de leur rival, l'évêque élu de Syracuse, il abandonna bientôt ce complot, à cause, nous dit-on, de sa disposition très douce (*natura mitissimus*)⁴⁵. Bien que Pierre se soit finalement enfui chez les Almohades d'Afrique du Nord, le Pseudo-Hugo fait comprendre que Pierre agit de la sorte par crainte pour sa vie, en raison des menaces du comte Gilbert de Gravina, cousin de la reine, et non en raison d'une quelconque fidélité innée à ses coreligionnaires musulmans⁴⁶. Le portrait du caïd Pierre peut avoir été

42. Falcandus, 1897, p. 171.

43. Falcandus, 1897, p. 170, 174 ; JAMISON, 1957, p. 221-222.

44. Falcandus, 1897, p. 90-91 [TÜRCK, p. 85, 215].

45. Falcandus, 1897, p. 93-94 : *Idem autem Petrus, licet parum consulti pectoris et inconstantis esset animi, mansuetus tamen, benignus et affabilis erat et nullum in actibus suis malignandi preferens argumentum. Largitatem quoque pre cunctis amplectens virtutibus, dare quam accipere beatissimam estimabat et milites eum plurimum diligebant* [TÜRCK, p. 223].

46. Falcandus, 1897, p. 98-99 [TÜRCK, p. 227-233].

assez équivoque; il n'était pas totalement dénué d'empathie et l'auteur se montra considérablement plus hostile à l'égard de certains ministres chrétiens.

En nombre d'occasions, notre auteur semble aussi montrer une certaine sympathie envers la population musulmane de Sicile. Quand il rapporte les attaques perpétrées par des conspirateurs à Palerme en 1161 contre la population musulmane, et apparemment aussi contre la population arabe chrétienne, de la ville, et celles des immigrants italiens du Nord en Sicile orientale contre leurs voisins musulmans, il indique que ces assauts étaient soudains et délibérés. Les musulmans de Palerme s'occupaient de leurs propres affaires et vauaient à leurs métiers quand ils furent attaqués par les chevaliers chrétiens hostiles⁴⁷. Par ailleurs, il montre qu'à la mort du roi Guillaume I^{er}, le chagrin public des femmes musulmanes était vraiment sincère⁴⁸. De même, lorsqu'il réfléchit, dans la « Lettre à Pierre », au risque de voir la mort du roi suivie par une rébellion musulmane, il en attribue la cause aux persécutions chrétiennes qui ont précédé.

« Il eût été difficile pour la population chrétienne de ne pas opprimer les musulmans dans une crise aussi grave que celle-ci, une fois que la crainte que le roi inspirait eut disparu, quand les musulmans, lassés des nombreux outrages que les chrétiens leur avaient infligés, commencèrent à se détourner d'eux »⁴⁹.

On attribuera sans doute plus facilement une telle attitude, relativement tolérante et impartiale, à quelqu'un qui était originaire de l'île, habitué à la présence des musulmans sous domination chrétienne et bénéficiant de la protection royale. Pour un nouveau venu du nord de l'Europe, une telle situation serait tout à fait nouvelle, et probablement malvenue. Et il est intéressant de noter qu'à une date proche de la « Lettre à Pierre », Pierre de Blois écrivait la *Passio Reginaldi*, destinée à promouvoir la troisième croisade, pour célébrer le martyr de Renaud de Châtillon, tombé aux mains de Saladin⁵⁰.

Il faut considérer aussi l'attitude de l'auteur vis-à-vis des Français venus en Sicile avec Étienne du Perche ou au cours du gouvernement de ce dernier comme chancelier royal. Le Pseudo-Hugo avait certainement une opinion favorable d'Étienne. Selon lui, même si Étienne a commis des erreurs de jugement, son cœur était gentil et ses instincts étaient bons, et il a cherché à limiter l'oppression des fonctionnaires royaux. Cependant, ce dernier s'est trompé en étant trop conciliant et il manquait de la cruauté nécessaire à l'encontre de ceux qui avaient comploté contre lui. « Mais – nous dit-on –, le chancelier détestait tant de cruauté et en penchait pour l'indulgence »⁵¹. Si l'auteur se montre positif à l'égard d'Étienne, ce n'est pas le cas pour les autres Français. Les Siciliens natifs de l'île ont été scandalisés par « l'orgueil des Transalpins » (*gentis Transalpini superbia*), qui « avaient impunément

47. *Falcandus*, 1897, p. 56-57, 70 [TÜRCK, p. 147-149, 175].

48. *Falcandus*, 1897, p. 89 [TÜRCK, p. 213].

49. *Falcandus*, 1897, p. 173: *Quia difficile est Christianos in tanto rerum turbine, sublato regis timore, Sarracenos non opprimere, si Sarraceni multis illorum injuriis fatigati ab eis ceperent dissidere et castellan forte maritime vel montanas munitiones occupaverint.*

50. *PL.* 207, col. 957-976; SOUTHERN, 1985, p. 207-218.

51. *Falcandus*, 1897, p. 138-139 [TÜRCK, p. 313].

infligé aux Lombards de multiples torts »⁵². Plusieurs individus ont été l'objet d'une critique particulière. Hugues de Rochefort, récemment arrivé de France, qui avait été fait comte par la reine Marguerite, était « un homme dépourvu de chaque vertu » (*hominem omnis virtutis expertem*)⁵³. Jean de Lavardin, qui s'était arrêté en Sicile en route vers Jérusalem (il reçut une seigneurie dans l'île), provoquait des problèmes graves pour Étienne par ses exactions injustifiées envers ses nouveaux vassaux⁵⁴. Surtout, Eudes Quarrel, un des compagnons les plus proches du chancelier, avait, par son avidité et l'oppression financière qu'il exerça dans le port, provoqué la rébellion à Messine, ce qui mena à la chute d'Étienne. « Les Latins étaient venus pour détester les Français à cause de ces exactions maritimes ». Le meurtre brutal d'Eudes par la foule à Messine, a montré la mesure de cette haine, bien que les chefs des rebelles aient essayé d'abord de le protéger⁵⁵. D'un autre côté, certains Français comme le comte Robert de Meulan ont donné au chancelier de mauvais conseils, qui l'empêchèrent de résister efficacement à l'insurrection⁵⁶.

Il se peut que cette vision généralement peu flatteuse des nouveaux immigrants français ait été une évaluation réaliste de leur comportement, mais il semble peu probable que ce portrait ait été peint par l'un des leurs. En effet, on nous dit que les hommes qui étaient venus de France pour se joindre à Étienne « n'ont pas tardé à faire des remarques insultantes, comme c'est leur habitude, et ils abusaient le patronage de la cour avec abandon, [...] en les attaquant [les Siciliens] avec beaucoup d'injustice »⁵⁷. Il paraît plus probable d'attribuer de telles remarques à la plume d'un homme né en Sicile qu'à celle d'un nouvel arrivant.

L'examen de la structure générale et du contenu de l'Histoire amène à une conclusion similaire. L'Histoire se divise en deux parties distinctes, et on a même suggéré qu'elles ont été écrites à des époques entièrement différentes⁵⁸. La première section couvre le règne du roi Guillaume I^{er}, jusqu'en 1162. Les quatre dernières années de son règne sont alors entièrement omises, et la deuxième partie de l'Histoire passe de la mort du roi à travers les années de la minorité de son fils jusqu'au début de 1169, lorsque le texte est interrompu brutalement. En fait, la polarisation entre les deux sections est encore plus forte, car si les premières années du règne de Guillaume I^{er} sont discutées, la plus grande partie de la section précédente est consacrée à la conspiration pour assassiner Maion de Bari, à l'automne 1160, et à la rébellion contre le roi

52. *Falcandus*, 1897, p. 93 [TÜRCK, p. 221].

53. *Falcandus*, 1897, p. 108 [TÜRCK, p. 251: « homme sans aucune valeur »].

54. *Falcandus*, 1897, p. 144 [TÜRCK, p. 323-325].

55. *Falcandus*, 1897, p. 147-148, 152-153 [TÜRCK, p. 331, 339-341].

56. *Falcandus*, 1897, p. 156 [TÜRCK, p. 347].

57. *Falcandus*, 1897, p. 133: *Nuper enim ad eum de Francia Normanniaque clientuli multi confluerant, qui, ut eorum mos est, in contumeliosa verba precipites et curie patrocinio licentius abutentes, Grecos et longobardos proditores appellabant, multis eos iniuriis lacessentes* [TÜRCK, p. 301]. (La traduction française en haut est la mienne.)

58. HOFFMANN, 1967, p. 134-138.

un peu plus tard, au début de 1161⁵⁹. De même, alors que la première année de la minorité de Guillaume II est décrite, le récit devient beaucoup plus détaillé avec l'arrivée d'Étienne du Perche, mais il s'achève assez rapidement après sa fuite à Pâques 1168, bien que les événements décrits dans les dernières pages s'étendent sur presque une année. Ainsi, une grande partie de la seconde moitié de l'Histoire, et environ un tiers de l'ensemble du texte, concerne une période de seulement sept ou huit mois, entre juillet/août 1167 et début avril 1168 (le dimanche de Pâques 1168 tombait le 31 mars).

L'attention portée à la période de la prééminence d'Étienne serait bien sûr tout à fait explicable si l'auteur était un Français venu en Sicile avec celui-ci, ou s'il était arrivé peu de temps avant lui. Toutefois, comment cette personne aurait-elle pu être aussi bien informée sur la période antérieure à 1166 ? Edoardo D'Angelo indique un passage de l'introduction où l'auteur écrit que :

« Certains de ces événements, je les ai vécus personnellement, alors que pour d'autres, je me suis appuyé sur des récits dignes de foi qu'en ont fait des témoins oculaires »⁶⁰.

Une telle affirmation est bien sûr un cliché des historiens médiévaux, mais dans l'hypothèse d'un auteur français présent dans le royaume seulement au cours d'une période relativement brève à la fin des années 1160, ce serait effectivement la réalité. Compte tenu de la nature fortement partielle d'une grande partie de l'Histoire, la fiabilité des informateurs semblerait plus que douteuse. Edoardo D'Angelo indique deux informateurs possibles, tous les deux parmi « quelques rares personnes dont l'intégrité brilla au milieu des sombres agissements de tant de criminels » dont l'auteur fait l'éloge dans son introduction : Roger de Tiron, le *Magister Constabularius* (le chef des gardes du corps du roi) en 1167, et Robert de San Giovanni, le chanoine de la Chapelle palatine, que l'Histoire a salué comme « un homme de grande réputation et à la fidélité éprouvée »⁶¹. Roger de Tiron a également été vanté pour sa fidélité inébranlable (*fides robusta*) à la fois envers le roi et envers ses amis. Roger et Robert étaient tous deux des alliés d'Étienne du Perche et ils le tenaient informé des complots en cours à Palerme. S'il avait suivi leur conseil judicieux, plutôt que celui du comte de Meulan et des autres Français, Étienne aurait pu, selon l'auteur, résister à la rébellion qui l'a renversé⁶².

Ce scénario est bien sûr possible, même s'il demeure purement hypothétique. En effet, il y a environ soixante-dix ans, l'historien sicilien Carlo Alberto Garufi, qui a passé sa vie à l'étude et à l'édition des témoignages contemporains du royaume

59. *Falcandus*, 1897, p. 31-73. D'ANGELO, 2013, p. 145, exagère la différence quand il écrit que la deuxième moitié de l'œuvre décrit une période beaucoup plus brève que la première : il ignore que l'essentiel de la première partie concerne les événements de 1160-1161.

60. *Falcandus*, 1897, p. 4 : *partim ipse vidi, partim eorum qui interfuerant veraci relatione cognovi* [TÜRCK, p. 43].

61. *Falcandus*, 1897, p. 3, 66 [TÜRCK, p. 41, 167].

62. *Falcandus*, 1897, p. 120, 145 [TÜRCK, p. 275, 325].

du XII^e siècle, a suggéré que Robert de San Giovanni était réellement l'auteur du *Liber de Regno Siciliae*⁶³. Cette théorie semble erronée. Il est généralement admis que le même auteur a écrit à la fois le *Liber* et la « Lettre à Pierre », laquelle est postérieure à la mort de Guillaume II, or on a clairement la preuve que Robert est mort avant mai 1185 – par conséquent, il ne peut pas avoir écrit la Lettre⁶⁴. Mais Robert était un ennemi de Maion de Bari, et c'est son rôle, comme informateur plutôt que comme auteur, qui explique l'aversion extraordinaire envers Maion qui imprègne la première partie de l'Histoire.

Cette hypothèse suppose encore que la première partie de l'Histoire a été en réalité écrite par ouï-dire, par quelqu'un qui, même si ses informateurs étaient fiables, n'était pas en Sicile au moment des événements décrits. Est-ce crédible ? Il y a, certes, des différences mineures entre les deux parties de l'Histoire. Ainsi, ce n'est que dans la deuxième partie que l'on trouve les dates précises⁶⁵. Tandis que tous les discours rhétoriques selon le modèle classique sont dispersés à travers l'œuvre, ceux de la première partie sont clairement des inventions romancées de l'auteur, et représentent ce qu'il pensait avoir été dit dans ses conversations privées⁶⁶, alors que ceux de la seconde partie furent prétendument prononcés lors de rassemblements publics, et pourraient donc refléter ce qui a été véritablement dit⁶⁷. Malgré cela, certaines parties de la section précédente, en particulier le récit de l'assassinat de Maion et du coup porté contre le roi, quelques mois plus tard, sont particulièrement détaillées : peut-on supposer qu'il se soit purement agi d'un reportage indirect ? Le niveau de détail de ces passages et leur cohérence ne sont pas moins marqués que dans le récit portant sur la Sicile sous Étienne du Perche.

Enfin, il y a la question de l'ethos entier du travail. Comme on l'a souvent remarqué, il s'agit d'un texte qui s'inspire d'une profonde connaissance de la littérature latine classique, et des auteurs dont l'étude était privilégiée au cours du XII^e siècle, en particulier de Salluste, mais aussi de Cicéron, Lucain, Térence, et peut-être Suétone, tandis que la « Lettre à Pierre » dénote une connaissance de Quintilien. Le Pseudo-Hugo n'était pas le seul intellectuel de cette période à connaître ces auteurs – Jean de Salisbury, par exemple, et même Pierre de Blois, étaient familiers de cette littérature, en dehors de Suétone – que Jean ne connaissait qu'à travers les extraits cités par Heiric d'Auxerre au IX^e siècle⁶⁸. Mais avec le

63. GARUFI, 1942 [voir *supra*, note 2].

64. GARUFI, 1942, p. 127-128, n° 4, qui fit l'édition d'une charte dans laquelle l'évêque Guido de Cefalù a donné une église à Rainald, fils de *quondam* Robert de San Giovanni [édition plus ancienne dans *I Documenti inediti...*, 1899, p. 202-204, n° 83]. Garufi soutenait donc qu'un autre auteur avait écrit la « Lettre » (*art. cit.* p. 109-115). Mais Fuiano a montré de manière convaincante l'existence d'un seul auteur pour les deux œuvres (FUIANO, 1960, p. 109-121).

65. HOFFMANN, 1967, p. 134.

66. Telle que la conversation entre Maion et le comte Godefroi de Montescaglioso, dans laquelle Maion prétendait accuser le roi d'être un tyran, et encourageait le comte à lever une rébellion, *Falcandus*, 1897, p. 15-16 [TÜRCK, p. 67].

67. Par exemple, l'allocution que le comte Gilbert de Gravina a faite au tribunal pendant le procès contre le comte Henri de Montescaglioso, *Falcandus*, 1897, p. 135-137 [TÜRCK, p. 305-309].

68. MARTIN, 1994, p. 193.

Pseudo-Hugo, la question n'est pas seulement ce qu'il a lu, mais aussi comment il l'a utilisé. Comme les historiens classiques, il considère que la fonction de l'histoire était essentiellement morale : comme il le dit, « l'exemple des pères incite les enfants à imiter leur courage »⁶⁹. Comme les historiens romains, notre auteur a distribué l'éloge et le blâme, et il a adopté les *topoi* des textes classiques qu'il a lus. Ceci peut aussi avoir influencé parfois son récit des incidents, comme le naufrage du navire, sur lequel Maion avait prétendument envoyé Robert de San Giovanni en mer dans l'espoir qu'il allait se noyer. Cependant, ce qui manque dans le texte est un cadre de référence ouvertement chrétien. En effet, tandis que des hommes d'Église peuvent être mentionnés de temps en temps, Dieu n'y est pas⁷⁰. L'auteur, par exemple, mentionne fréquemment la tyrannie pratiquée en Sicile, mais pour lui c'était tout simplement cruel et immoral. Lorsque Jean de Salisbury discute de la tyrannie, comme il l'a fait notamment dans le *Policraticus*, c'était d'abord et avant tout un délit contre Dieu, et c'est Dieu qui donnerait éventuellement la rétribution aux tyrans et aux malfaiteurs. Il n'y a rien de tel dans le *Liber de Regno Siciliae* : le Pseudo-Hugo, suivant son exemple Salluste, voyait les affaires humaines entraînées par la Fortune⁷¹.

Donc, on pourrait conclure de la manière suivante. Les tentatives récentes pour identifier l'auteur connu sous le nom de « Hugo Falcandus » n'apportent pas de preuves suffisantes, et même parmi les arguments érudits et subtils d'Edoardo D'Angelo, on compte encore beaucoup de suppositions et de défauts sérieux. Les indications données dans les deux textes par le Pseudo-Hugo sont confuses et même parfois contradictoires, mais au total il est plus vraisemblable de reconnaître dans l'auteur un homme originaire du royaume de Sicile qu'un Français venu pendant une brève période à la fin des années 1160. Cependant, puisqu'on ne peut être convaincu par aucun des deux candidats « indigènes » proposés, on en revient encore à la conclusion de Siragusa, quand il disait voici plus d'un siècle, que l'auteur ne peut pas être identifié. Cela n'est pas sans rappeler la controverse à propos de l'identité présumée du compilateur du *Domesday Book*. Ici aussi, certains candidats plus ou moins plausibles ont été avancés, mais la communauté académique moderne demeure encore sceptique⁷².

Bibliographie

- CANTARELLA, Glauco Maria, « Ripensare Falcando », *Studia Medievalia*, Ser. III. XXXIV, 1993, p. 823-840.
- CAPITANI, Ovidio, « Specific motivations and continuing themes in the Norman chronicles of southern Italy in the eleventh and twelfth centuries », in *The Normans in Sicily and Southern Italy, Lincei lectures 1974*, Ovidio CAPITANI, Giuseppe GALASSO and Roberto SALVINI (eds), Oxford University Press, 1977, p. 1-46.

69. *Falcandus*, 1897, p. 4 [TÜRK, p. 43].

70. Dieu paraît une seule fois dans l'Histoire, *Falcandus*, 1897, p. 82 [TÜRK, p. 199].

71. LOUD, 2013.

72. Voir, par exemple, ROFFE, 2007, p. 106-107.

- Carte latine di abbazie calabresi provenienti dall'Archivio Aldobrandini*, ed. Alessandro PRATESI, Studi e Testi, 197, Città del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana, 1958.
- CLEMENTI, Dione R., « The circumstances of Count Tancred's accession to the kingdom of Sicily, duchy of Apulia and principality of Capua », in *Mélanges Antonio Marongiu*, Palerme: Istituto di Storia Medievale dell' Università di Palermo, 1967, p. 57-80.
- COTTS, John W., *The Clerical Dilemma. Peter of Blois and Literate Culture in the Twelfth Century*, Washington D.C., Catholic University of America Press, 2009.
- D'ANGELO, Edoardo, *Storiografi e cronologi latini del Mezzogiorno normanno-svevo*, Naples, Liguori, 2003.
- D'ANGELO, Edoardo, « Intellettuali tra Normandia e Sicilia (per un identikit letterario del cosiddetto Ugo Falcando) », in *Cultura cittadina e documentazione. Formazione e circolazione di modelli*, éd. Anna Laura TROMBETTI BUDRIESI, Bologna, CLUEB, 2009, p. 325-349.
- D'ANGELO, Edoardo, « Philologia Ancilla Historiae. I prologhi storiografici normanno-svevi e il contributo dell'ecdotica e della filologia », *Filologia Mediolatina. Studies in Medieval Latin texts and their Transmission*, 17, 2010, p. 105-135.
- D'ANGELO, Edoardo, « The Pseudo-Hugo Falcandus in his own texts », *Anglo-Norman Studies*, 35, *Proceedings of the Battle Conference 2012*, éd. David BATES, Woodbridge, Boydell Press, 2013, p. 141-161.
- De Passione Reginaldi principis Antiochie. Patrologia Latina (PL)*, éd. J.-P. MIGNE, vol. 207, col. 957-976, Paris, Imprimerie Catholique, 1841-1855.
- Epistola. Patrologia Latina (PL)*, éd. J.-P. MIGNE, Paris, Imprimerie Catholique, 1841-1855.
- Falcandus, La Historia o Liber de regno Sicilie e la Epistola ad Petrum Panormitano Ecclesie Thesaurium di Ugo Falcando*, ed. Giovanni BATTISTA SIRAGUSA, Fonti per la storia d'Italia, 22, Rome, Istituto storico italiano per il medio evo, 1897.
- FRANKE, Alexander, « Zur Identität des "Hugo Falcandus" », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 64, 2008, p. 1-13.
- FUIANO, Michele, *Studi di storiografia medievale*, Naples, Giannini, 1960.
- GARUFI, Carlo Alberto, « Roberto di San Giovanni, maestro notaio e il "Liber de Regno sicilie" », *Archivio storico per la Sicilia*, 8, 1942, p. 33-128.
- GRANT, Lindy, *Abbot Suger of St-Denis. Church and State in Early Twelfth-Century France*, Londres, Longmans, 1998.
- HOFFMANN, Hartmut, « Hugo Falcandus und Romuald von Salerno », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 23, 1967, p. 116-170.
- HOOD, Gwyneth E., « Falcandus and Fulcaudus, <Epistola ad Petrum, Liber de Regno Sicilie>. Literary form and author's identity », *Studia Medievalia*, Ser. III. 40, 1999, p. 1-41.
- I Documenti inediti dell'epoca normanna in Sicilia*, éd. Carlo Alberto GARUFI (Documenti per servire all storia di Sicilia, Ser I.xiii), Palerme, Società storia patria siciliana, 1899.
- Ioannis Saresberiensis Episcopi Carnotensis Policratici*, éd. Clement C.J. WEBB, 2 vol., Oxford, Clarendon, 1909.
- JAMISON, Evelyn M., *Admiral Eugenius of Sicily. His Life and Work and the Authorship of the Epistola ad Petrum and the Historia Hugonis Falcandi Siculi*, Londres, British Academy, 1957.

- John of Salisbury [The Letters of –], II, The Later Letters (1163-1180)*, éd. W. J. MILLOR and Christopher N-L. BROOKE, Oxford, Clarendon Press, 1979.
- KÖHN, Rolf, « Noch einmal zur Identität des “Hugo Falcandus” », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 67, 2011, p. 499-541.
- LOUD, Graham A., « The image of the tyrant in the work of Hugo Falcandus », *Nottingham Medieval Studies*, 57, 2013, p. 1-20.
- MARTIN, Janet, « John of Salisbury as classical scholar », in *The World of John of Salisbury*, éd. Michael Wilks (Studies in Church History, Subsidia 3), Oxford, Blackwell, 1994, p. 179-201.
- REYNOLDS, Leighton D., *Texts and Transmissions. A Survey of the Latin Classics*, Oxford, Clarendon Press, 1983.
- ROFFE, David, *Decoding Domesday*, Woodbridge, Boydell Press, 2007.
- SOUTHERN, Richard, « Peter of Blois and the Third Crusade », in *Studies in Medieval History presented to R.H.C. Davis*, éd. Henry MAYR-HARTING and Robert I. MOORE, Londres, Hambledon, 1985, p. 207-218.
- SOUTHERN, Richard, « The necessity for two Peters of Blois », in *Intellectual Life in the Middle Ages. Essays presented to Margaret Gibson*, éd. Lesley SMITH and Benedicta WARD, Londres, Hambledon, 1992.
- TAKAYAMA, Hiroshi, *The Administration of the Norman Kingdom of Sicily*, Leiden, Brill, 1993, p. 116-122.
- The History of the Tyrants of Sicily by Hugo Falcandus 1154-1169*, éd. Graham A. LOUD and Thomas E. J. WIEDEMANN, Manchester, New York, Manchester University Press (Manchester Medieval Sources Series), 1998.
- TÜRK, Egbert, *Hugues Falcand, Le Livre du Royaume de Sicile. Intrigues et Complots à la Cour normande de Palerme (1154-1169)*, Turnhout, Brepols, 2011.